

Les Concerts

////// L'ENVOL D'ICARE d'IGOR MARKEWITCH.

Igor Markevitch ayant composé une importante partition de ballet sur un scénario de Serge Lifar et celui-ci s'en étant réservé l'exclusivité pour plusieurs années, un certain nombre d'amis et d'admirateurs du jeune musicien russe ont estimé qu'une œuvre aussi importante devait être entendue sinon du grand public, du moins d'une élite capable de comprendre l'effort de création qu'elle représentait. Grâce à eux, une audition privée de *L'Envol d'Icare* a été donnée à la salle Gaveau le 26 juin sous les auspices de *la Revue Musicale* qui y avait convié ses abonnés et ses amis. Salle comble où l'on reconnaissait toutes les personnalités du monde de la musique et des arts. Ce fut un véritable événement que ce concert et je suis persuadé que la première audition de *L'Envol d'Icare* représente une date d'une importance comparable pour l'histoire de la musique à celle du *Sacre du Printemps*. On s'en apercevra dans quelques années.

Ce ballet est en réalité un poème symphonique dont la réalisation plastique apparaît comme devant être fort difficile. Après un prélude développé, on assiste à des jeux d'adolescents à la fin desquels paraît Icare. Il attrape des colombes et étudie leur vol. On lui fixe des ailes au dos et il s'essaie à voler, enfin, après un crescendo stupéfiant, il prend son essor et disparaît dans l'azur. Un silence angoissant règne quand soudain, sur trois accords mystérieux, les ailes tombent mollement. Icare est mort, mais son vol continue à travers les cieux, dans un monde de sérénité et de mystère aux éclairs fulgurants.

Toute cette œuvre est formée de mouvements différents soudés étroitement entre eux. La forme en est d'une originalité surprenante. Au premier abord on pense au *Sacre*, mais si on l'étudie de près, on voit que la technique en est toute différente. D'abord le thème compris comme une idée mélodique aux contours strictement arrêtés, n'est pas employé. La polyphonie consiste en de longs motifs qui se déroulent parallèlement avec une grande indépendance. On remarque la prédilection de l'auteur pour le développement par augmentation et les répétitions obstinées de dessins rythmiques.

Il n'est plus possible à présent de parler d'influences de Hindemith, de Prokofieff, voire de Strawinsky. La musique d'Igor Markevitch ne ressemble plus à aucune autre du passé ou du présent. S'il y avait influence, elle viendrait plutôt de certaines musiques d'Extrême-Orient et du lointain moyen âge. Durant toute la dernière partie, on perçoit comme l'écho d'un campong javanais avec ses bruits de gongs et de batterie.

L'orchestration est d'une nouveauté singulière. Markevitch confie un rôle mélodique à certains instruments tandis que d'autres ont pour mission de poser comme des taches lumineuses sur des accords. Il invente des effets curieux en désaccordant par exemple deux flûtes jouant dans le registre élevé afin de corriger ainsi les déviations que l'oreille fait subir à la perception des sons aigus. Toute la partition est remplie de détails de ce genre et un musicien qui l'a minutieusement étudiée affirmait qu'on ne se rendrait pas compte avant dix ans de la richesse et de la nouveauté de cette musique.

Ce qui m'a le plus frappé dans l'*Envol d'Icare*, c'est moins son évidente originalité de forme que le dynamisme qui l'anime et la poésie dont il déborde. Pas de sentimentalité, aucune sensualité. Une musique nue, pure comme le diamant mais qui reflète une sensibilité pudique, mais intense. On est loin des jeux, des petits amusements, des déclamations... On vogue en plein ciel et cette musique dans son austérité, garde une grandeur sereine, représente une aspiration à la vie éternelle d'une puissance inouïe.

J'ai moins bien compris les *Hymnes* qui se composent d'un prélude et de trois mouvements où tour à tour la musique se fait rapide, tranquille et emportée. On y distingue de fort belles choses, mais l'exécution n'en fut pas assez parfaite pour m'avoir permis de saisir toutes les intentions de l'auteur.

La salle, littéralement fascinée, fit un accueil triomphal au musicien de vingt ans, si frêle, si mince, si transparent, qu'on se demande comment une telle puissance peut émaner d'un être si fragile et qui semble si peu appartenir à la terre...

L'orchestre de l'O. S. P. s'était distingué sous la direction de Roger Desormière dont la baguette accomplit des miracles une fois de plus.

Henry PRUNIÈRES.

ARTHUR LOURIÉ : SONATE POUR VIOLON ET CONTREBASSE. (Concert des « Amis des Artistes ».)

A la fin d'une longue saison, j'ai grand regret à constater que, sauf cette esquisse, nulle œuvre d'Arthur Lourié ne passa, cette année, sur l'estrade parisienne. Existente pourtant, de cet auteur, une *Symphonie*, un *Concerto pour piano*, et le *Festin*, sorte de cantate dramatique sur un texte de Pouchkine, qui sont autant de chefs-d'œuvre pour l'originalité spontanée et convaincante du langage musical, et pour l'authenticité de leur magie expressive : magie si rare qu'il faut remonter au Debussy du *Martyre* et à Moussorgsky pour lui trouver lignée et points de comparaison.

Notre temps, parce que très accueillant au neuf, se targue volontiers d'avoir aboli ce scandale : une grande œuvre, muette en ses cartons... Las ! A Amsterdam l'on constate, non sans étonnement, le rang d'un Willem Pyper dont l'art est écloso des mêmes années que celui d'Hindemith, « classé » depuis dix ans. Lourié est leur contemporain. Et Charles Kœchlin attendit plus longtemps. Et Maurice Emmanuel attend toujours. Ne soyons pas fiers.

Louons d'autant une présentation heureuse et capiteuse (par Renée de Saussine et Lucien Baronnet) de ladite esquisse.

Cette *Sonate pour violon et contrebasse* procède railleusement du principe néo-classique ; elle vous offre fond et couvercle de la boîte résonnante d'un *concerto grosso* : ainsi le décharné de la partition persifle l'allure déplumée (dite « dépouillée ») chère à cette esthétique... La façon dont Lourié a su tirer parti, harmoniquement, des interférences sonores résultant du vaste entre-deux vide, décèle le grand musicien. Et double-notes et contretemps, d'une virtuosité très bien venue, rehaussent, en des récits et danses *nel modo russo*, le diagramme concertant.